

BEAUDET, Marie-Andrée, *Langue et littérature au Québec, 1895-1914. L'impact de la situation linguistique sur la formation du champ littéraire*. Essai. Montréal, L'Hexagone, coll. « Essais littéraires », 1991. 224 p.

Lucie Robert

Volume 46, Number 2, Fall 1992

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/305061ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/305061ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Robert, L. (1992). Review of [BEAUDET, Marie-Andrée, *Langue et littérature au Québec, 1895-1914. L'impact de la situation linguistique sur la formation du champ littéraire*. Essai. Montréal, L'Hexagone, coll. « Essais littéraires », 1991. 224 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 46(2), 289–291.
<https://doi.org/10.7202/305061ar>

BEAUDET, Marie-Andrée, *Langue et littérature au Québec, 1895-1914. L'impact de la situation linguistique sur la formation du champ littéraire. Essai*. Montréal, L'Hexagone, coll. «Essais littéraires», 1991. 224 p.

Il est quand même étonnant qu'il y ait si peu de recherche sur la langue au Québec. À croire qu'étant tombés dans les débats linguistiques étant tout petits, les universitaires québécois sentent le besoin de développer une politique, mais non un savoir sur cette question. Bien sûr, les linguistes ont fait leur part, par des travaux de dialectologie d'abord et d'importantes recherches sur les effets des politiques de bilinguisme sur la langue maternelle. Autrement, on constate qu'aucun historien de métier ne s'intéresse à ces débats, à leur source, à leur formulation, encore moins aux conditions d'énonciation. On doit à une sociolinguiste, Danièle Noël, une première étude sur *Les questions de langue au Québec*, couvrant les années 1759-1850 (Québec, Éditeur officiel, 1990). On constate également et avec encore plus d'étonnement que la recherche sur la littérature québécoise elle-même n'a guère suscité de travaux sur la langue, celle des écrivains en particulier, à l'exception peut-être de ceux de Lise Gauvin, dont on attend toujours les résultats d'ensemble. La littérature est pourtant d'abord une pratique linguistique.

Tout se passe comme si la polémique tenait lieu de savoir. Et il y en a plusieurs dans l'histoire littéraire du Québec qui ont pour point nodal la nature de cette langue littéraire. Citons quelques cas célèbres, emblématiques: au XIX^e siècle, la querelle de la poésie moderne (d'Arthur de Bussièrès à Émile Nelligan), dont on disait qu'elle était «obscur» et contraire au «génie» de la langue, et qui proposait en fait une grammaire nouvelle, incompréhensible aux traditionalistes; puis, au XX^e siècle, le débat autour d'Alfred DesRochers et de son idée de «langue américaine», c'est-à-dire d'un français distinct de sa langue mère, comme l'américain l'est de l'anglais britannique; plus contemporaines sont les polémiques qui concernent l'utilisation du «joual», en particulier autour du *Cassé* de Jacques Renaud ou des *Belles-Sœurs* de Michel Tremblay, et l'écriture au féminin qui a tenté de créer un genre «neutre» dans une langue où domine le masculin.

Aussi le livre de Marie-Andrée Beaudet arrive-t-il à point nommé pour nous rappeler qu'une littérature n'existe que dans une langue donnée et que la littérature québécoise, y compris dans ses dimensions transculturelles, n'existe que dans son rapport à la langue française. L'auteure étudie un ensemble de textes de critique où elle tente de «retrouver, au fondement des positions littéraires tenues par des auteurs ou par des groupes, les séries de

considéran't d'ordre linguistique qui les avaient inspirés» (p. 13). La période étudiée couvre les années 1895-1914, c'est-à-dire qu'elle commence avec la fondation de l'École littéraire de Montréal, dont on oublie trop souvent qu'elle avait pour mandat de veiller «à la conservation de la langue française et au développement de notre littérature nationale» (p. 13), et qu'elle se termine à un moment qui marque «une rupture dans le mouvement d'échanges intellectuels entre le Québec et la France», quand le début de la guerre oblige certains écrivains, parmi les plus audacieux, à revenir au Québec où ils engageront, de leur point de vue, la querelle avec les régionalistes. Cette période qui précède immédiatement l'essor du mouvement régionaliste voit ainsi naître la première avant-garde poétique (René Chopin, Paul Morin, Guy Delahaye, Marcel Dugas) de même qu'une critique littéraire qui trouve ses assises professionnelles dans les journaux et à l'université, sous la plume notamment de Camille Roy.

Les fondements théoriques de l'étude de Marie-Andrée Beudet sont doubles. Dans une version préliminaire, le livre a d'abord fait l'objet d'une thèse de doctorat soutenue à l'Université Laval et réalisée dans le cadre de la programmation du Centre de recherche en littérature québécoise (CRELIQ). La problématique générale de l'ouvrage porte l'empreinte de cet encadrement en ce qu'elle tente d'éclairer un élément-clé de la constitution de la littérature québécoise. Dans une réflexion théorique malheureusement trop brève pour être véritablement satisfaisante et trop longue pour ne pas être tout simplement agaçante, Marie-Andrée Beudet se démarque toutefois des approches socio-historiques classiques et, à la notion d'institution, elle oppose celle de «champ littéraire», ralliant ainsi les orientations du Centre de sociologie que dirige à Paris Pierre Bourdieu, où elle travaille régulièrement. Dans la confrontation de ses propres résultats à ceux des recherches sur le régionalisme littéraire français, celles de Rémy Ponton en particulier, elle puise d'ailleurs quelques hypothèses d'interprétation inhabituelles dans l'historiographie littéraire québécoise. Je dois reconnaître avoir été particulièrement séduite par celle qui voit dans le régionalisme littéraire une forme de renoncement à l'action politique.

C'est donc sur les conditions générales qui vont permettre la structuration d'un champ littéraire au tournant du XX^e siècle que se centre la recherche. On y apprend que, jusqu'en 1880, les écrivains ont la conviction de mal écrire leur langue. L'aveu d'Albert Lozeau qui ouvre l'étude est précisément de cette nature. Chacun recherche une consécration venue de France. La légitimité de la critique littéraire autochtone sera d'ailleurs un des enjeux principaux de la querelle entre Jules Fournier et Charles ab der Halden en 1906, analysée en détail dans le troisième chapitre. La tension entre, d'une part, le rôle donné à la France dans l'établissement d'une norme autant linguistique que littéraire et, d'autre part, les velléités d'autonomie nationale, forme le cœur des débats qui traversent aussi bien le projet de la Société du parler français au Canada, c'est-à-dire la valorisation des formes archaïques et régionales des parlers populaires, que la réception critique des *Œuvres complètes* d'Émile Nelligan publiées par Louis Dantin en 1902. Ceux qu'on nommera plus tard les «exotiques» opposent une *langue* moderne, européenne, ouverte aux néologismes et au travail d'expérimentation, une langue

écrite, savante et abstraite, à un *parler* classique, régional, archaïque, une langue orale, populaire et concrète, soutenue par les «régionalistes». Au-delà de la polémique, se révèle ainsi une conception commune de la norme linguistique, qui doit rester française et être définie par la France. Le nationalisme littéraire de Camille Roy ne concernait somme toute qu'une pratique littéraire volontairement «régionalisée», c'est-à-dire marginalisée, la «vraie» littérature demeurant la littérature française.

Les choix théoriques de l'auteure ont toutefois des conséquences méthodologiques et, tout en montrant une grande maîtrise de son cadre d'analyse, Marie-Andrée Beudet n'échappe pas toujours aux tentations réductrices qu'il permet. La lecture «des principaux textes de la critique littéraire» est parfois escamotée par l'analyse des stratégies d'intervention des principaux actants. Cette analyse, du reste, est bien menée. Des enquêtes jettent une lumière importante sur certains de ces personnages qui, tel Charles ab der Halden, étaient restés inconnus; elles dessinent un milieu vivant, dont l'unité même est créée par les affrontements, les débats et discussions, les projets et les regroupements de toutes sortes. Cette lecture des principaux textes critiques aurait pu être plus détaillée et on l'aurait souhaitée répartie également entre les chapitres, plutôt que rapidement synthétisée à la toute fin du cinquième chapitre. La conséquence première est qu'on perd un peu de vue l'objet même de la recherche et que les fondements linguistiques de la structuration du champ littéraire au tournant du siècle nous échappent toujours.

Le livre aurait également gagné à être révisé attentivement, à être réécrit, pour resituer ses enjeux non pas autour des questions théoriques, qui sont de toute manière bien trop rapidement esquissées au départ, mais autour des enjeux historiographiques, plus immédiatement pertinents. Marie-Andrée Beudet propose en effet une relecture inédite des sources du conflit entre les exotiques et les régionalistes, en mettant en évidence les oppositions portant sur la conception de la langue et en montrant également comment ces conceptions sont en fait le point aveugle du champ littéraire. Plutôt que d'affronter le monde moderne dans ses deux dimensions nord-américaine et européenne, puisque c'est de cette double tension que procède le champ intellectuel, plutôt que d'envisager les conditions socio-politiques de la dégradation linguistique, les régionalistes se replient sur la «petite patrie», entreprennent de sillonner la campagne pour recueillir les mots, les coutumes, les contes populaires, et fondent la survie linguistique sur la valorisation d'une différence qui repose sur la conservation de formes archaïques. La littérature québécoise du vingtième siècle, jusqu'à aujourd'hui, sera traversée par la résistance des avant-gardes aux diverses formes que prendra ce projet conservateur, marqué par un point aveugle qui est le politique et, par là même, voué à l'échec. Le livre de Marie-Andrée Beudet a le mérite d'énoncer des hypothèses nouvelles, parfois étonnantes et généralement stimulantes, mais il a le défaut de ne pas en tirer toutes les conséquences.